



Gabriel Privat

De vie, de mort,
d'amour

ARTÈGE NOUVELLES

De vie,
de mort,
d'amour

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction réservés
pour tous pays.

© 2016, **Groupe Artège**
Éditions Artège
10, rue Mercœur – 75011 Paris
9, espace Méditerranée – 66000 Perpignan

www.editionsartege.fr

ISBN : 979-1-09499-815-1
ISBN pdf : 979-1-03360-101-2

Gabriel Privat

**De vie,
de mort,
d'amour**

ARTÈGE

SAVOIR MOURIR

– Tu es à peine rentré et déjà la mine te manque ?

– Ce n'est pas la mine qui me manque, Nicolas. Ce sont les mineurs.

Joël regardait les arbres défiler par sa vitre zébrée de gouttes de pluies. Il bourrait sa pipe, d'un air las, serré dans son costume de tweed et sa ceinture de sécurité. La confortable berline approchait du village. C'était le lieu de l'enfance. Les maisons étaient les mêmes que jadis, trapues, aux murs de crépis, aux angles de pierres de taille et aux toits d'ardoises pentus. Dans les rues le boucher baissait son rideau de fer, le boulanger fermait sa porte, le pharmacien comptait sa caisse, le bistrotier, seul, commençait sa soirée de travail.

La voiture tourna, s'engouffra dans une rue plus large que les autres, flanquée de maisons à angles de pierres et parements de briques, devant lesquelles se déroulaient des jardins impeccables, protégés derrière leurs murets surmontés de grilles en fer forgé. C'était la rue des exploitants viticoles, des négociants de champagne et des petits industriels.

Nicolas stoppa dans une contre-allée. D'un coup de bip le portail s'ouvrit. Dans un crissement de graviers, l'auguste allemande vint se garer au pied du perron. Trois marches de granit en haut desquelles attendait, un sourire léger aux lèvres, Madame Mère, Geneviève Martin. Elle se passait doucement les mains l'une sur l'autre, tandis que ses deux fils déchargeaient les valises du coffre.

Elle avait fière allure malgré ses quatre-vingts ans. Une robe noire lui serrait la taille. Ornée d'une broche de perles et de diamants là où les hommes arborent la légion d'honneur, elle lui donnait cet air de dignité qui partout faisait encore rouler leur béret aux métayers.

Joël monta le premier. Il s'inclina d'abord puis embrassa sa mère.

– Maman, je suis tellement heureux de te retrouver.

– Mon Joël. Rentre! Nous allons prendre froid.

Nicolas suivait.

Après les ténèbres lugubres parsemées de réverbères mêlant le violet à l'orange, l'entrée donnait une impression redoublée de chaleur. La tapisserie rouge tendue aux murs, le lustre de bronze, l'escalier à la rampe cirée qui montait vers les chambres, la console surmontée d'un trumeau ancien, tout respirait le bon accueil, jusqu'aux bottes de caoutchouc alignées près du portemanteau.

On posa les valises au pied des marches et, sans attendre, on se dirigea dans le salon. Une petite assemblée était là, répartie dans les fauteuils et le canapé. Le cristal du lustre

démultipliait la lumière et donnait tout son éclat au teint frais des convives.

Un « bonjour », unanime et chaleureux, emplît l'air un instant et Joël alla de l'un à l'autre offrir son salut, toujours la pipe à la bouche.

– Amélie, ça me fait plaisir de te revoir.

– Moi aussi, oncle Joël, tu m'as manqué.

– Je t'ai rapporté un petit diamant brut. Mais chut !

Un clignement d'œil complice, et l'aimable tonton, la mèche blonde bien lisse, les joues roses sous le hâle, serra la main du suivant :

– Bonsoir mon vieux Lucien. Comment vas-tu ?

– Ça va Joël. Mais comme tu vois, Corinne n'a pas pu venir. Au moins tu as Amélie.

– La fille vaut bien la mère, en somme.

Le frangin ne répondit point. Ce Joël, sa position de cadet lui donnait droit à toutes les impertinences décidément.

– Tante Hermine, tu m'as manqué.

– Viens là que je t'embrasse. Comme tu as bronzé !

Il rit. Elle rit de concert. Ils s'aimaient, malgré le demi-siècle qui les séparait.

– Bonsoir tous les deux. J'ai des surprises pour vous dans la valise.

Thomas et Philippe, ses neveux, battaient des mains, sous le regard bienveillant de Sophie, épouse comblée de Nicolas.

La bouteille de champagne sommeillait dans son bac à glace. Une main vigoureuse la saisit, remplissant les coupes.

Thomas apportait les gâteaux salés et Philippe proposait les coupes sur un plateau. Tous s'étaient assis et gardaient le silence. Joël contemplait. Il ne rentrait qu'une à deux fois par an et le contraste était tel avec sa villa fonctionnelle et épurée de la province d'Orange, en Afrique du Sud, qu'il lui semblait revenir au ciel.

Tante Hermine parla la première :

– As-tu fait bon voyage ?

– Oui, très bon. J'ai dormi presque tout le long et ne me suis réveillé que pour l'arrivée à Roissy. Nicolas était là. Je n'ai eu qu'à récupérer mes valises et m'asseoir de nouveau dans la voiture. Pas comme l'an passé.

– Joël, tu exagères en ressortant cette vieille histoire. Nous avions eu panne sur panne, et puis tu as vite trouvé ton taxi.

– Oui, Nico, je me moque. Pardonne-moi.

– Et la situation là-bas ? Pas trop dure avec ces grèves à répétition ? À la radio ils disaient même que la police a tiré sur les mineurs.

– Si tu veux tout savoir, Lucien, je me déplace avec un revolver dans la boîte à gants. Mais il n'y a pas eu d'incident cette année sur le site. L'extraction est même plutôt bonne. Il faut dire que la De Beers paie bien. De toute façon, le problème des mineurs, ce n'est pas le travail, ce sont les bidonvilles dans lesquels ils vivent. C'est la violence à laquelle ils sont confrontés chaque jour quand ils rentrent du boulot. Leur quotidien est semé de petits larcins, de trafics en tous genres, et eux, tout ce qu'ils demandent,

c'est un peu d'ordre pour construire leur vie en paix. Exactement ce que le gouvernement ne leur offre pas.

Un sourire d'admiration pour son oncle se dessina sur le visage ovale d'Amélie.

– Nicolas me disait que tes mineurs te manquent ?

– Oui maman. Ce sont des gens simples. Là-bas, mon salaire et mes primes me donnent accès à toutes les facilités de l'existence. Je peux tout me permettre. Je ne me gêne pas d'ailleurs... Et il me reste encore assez pour économiser... Dans deux ans je serai muté au siège de Londres. Ce sera plus difficile. Entre les repas mondains, les cinémas et les restaurants, les sorties en boîte et les week-ends dans les parcs naturels, la présence de mes mineurs me détend. Ils sont humains, simplement humains. Il n'y a que ça d'ailleurs. Pas de faux-semblant, le pur contact rugueux avec des hommes de labeur. Quand je parle avec eux, oui, bien sûr, je n'ai pas l'impression de m'élever vers les cimes de l'intellect. Mais ils ont du bon sens et le souci de l'essentiel ; leur famille, le cadeau qu'ils feront à leur fille le dimanche suivant pour son anniversaire, le mariage d'un ami au temple, le repas du soir. Je n'envie pas leur existence, mais avec eux je me sens bien.

– Et les femmes ? demanda Nicolas

– Nicolas ! Pas devant les enfants ! s'indigna Sophie.

Les deux garçons entraient dans l'adolescence et, en colonies de vacances ou en camps de jeunes, les aînés leur en avaient déjà raconté d'autres. Ils se poussèrent du coude avec un clin d'œil malicieux.